

COLLECTIF
CONTES ET RÉCITS
DE CORÉE

Traduit du coréen par Han Yumi et Hervé Péjaudier.
 Gallimard, «Folio Bilingue»
 208 pp., 10 €.



«Il était une fois un fils unique, qui avait accompagné son père [...] à Pyongyang. Là, vivait une jolie courtisane de son âge avec laquelle le jeune homme s'entendait si bien que l'amour qu'ils éprouvaient l'un envers l'autre devint aussi haut qu'une montagne, et aussi vaste que la mer.»

JOHN MUIR
STICKEEN

Préface et traduction
 de Lucien d'Azay.
 Omnia, 120 pp., 8 €.



«Ainsi avons-nous parcouru de nombreux milles, sans cesser de monter et de descendre, ne progressant guère pendant la traversée, au pas de course la plupart du temps, le risque d'être forcés de passer la nuit sur le glacier nous menaçant de plus en plus. Stickeen paraissait prêt à tout.»

ROMAN
REINE BELLIVIER

LA HIDEUSE
 Christian Bourgois,
 192 pp., 20 €
 (ebook: 15,99 €).



La porte de la maison grande ouverte et une souris morte dans les toilettes: c'est ce que Marguerite, l'héroïne du premier roman de Reine Bellivier, laisse derrière elle quand elle quitte son mari et ses trois enfants. Cette ancienne fille de ferme va rejoindre un homme d'un milieu social supérieur, capitaine dans la marine. On est dans un bourg des Deux-Sèvres, à la fin des années 50. La narratrice est sa fille, partie des années plus tard sur les traces de cette mère, ange du foyer démissionnaire. Elle reconstitue la vie d'après de Marguerite, faite de désarroi et d'exaltation. Elle dit «tu» et parfois «elle». L'amour filial lui donne le champ libre pour imaginer. Voilà la mère avant: «Les peupliers balaient le beau jour frais. Je te vois couper à travers le pré, creusant un sillon mou dans la luzerne. Tu te perds dans l'air vif, ta tête se déploie aux dimensions du ciel, tu te débarbouilles avec les rayons du soleil. Tu flottes comme les cœurs blancs sur la croupe des chevreuils en fuite.» F.F.



ges étaient le nôtre aussi». Née en 1939, l'écrivaine est d'une génération dont les «belles espérances» ont sombré, la dernière génération à avoir connu la guerre – elle se souvient de la gare de Poitiers «effondrée» après un bombardement américain. Mais ce livre n'a rien d'un naufrage, il témoigne d'une présence au monde rêveuse et passionnée, nourrie de regrets toniques, «tout ce que je n'ai pas eu le temps de faire, mais qui ne me lâche pas». Portée par le vent, par la beauté de l'île de Sein, elle laisse l'exaltation la gagner: «Le paysage s'inscrivait en moi comme ces bribes de textes que l'on a enfouis dans sa mémoire et qui resurgissent parfois sans même qu'on les cherche. Peut-être l'avais-je déjà imaginé sans le savoir.» Puis la voile de retour à Paris. Elle reprend ses marches dans les rues, jette un œil réprobateur aux passants rivés à leur smartphone, attrape quelques livres dans sa bibliothèque, se demande si elle retournera en Italie sur les traces d'Antonioni et de Giorgio Bassani. Mais le récit se referme sur «le trésor» qu'aura été la découverte de l'île. CLD.



ce que Tournier sait faire, de mieux: rendre compte du réel le plus banal transfiguré par son regard. Le 20 août: «La roisserie coule son jus chaud de peu d'or près du tuyau de la clim, qui chasse son trop d'eau.» G. Le.

ESSAIS

OLIVIER JANDOT
ET RENAN VIGUÉ
LE PEUPLE DES FRILEUX
 Grasset, 256 pp., 22 €
 (ebook: 16 €).



Deux historiens, Olivier Jandot et Renan Viguié, qui travaillent sur l'histoire du chauffage, se sont répartis la rédaction des chapitres de ce livre. Il couvre une période qui débute au Moyen Âge et s'achève aujourd'hui. On peut lire ces 37 chapitres («comme les 37 degrés auxquels le corps humain doit être maintenu pour être en bonne santé») indépendamment les uns des autres. Les textes sont brefs, savants et très accessibles à la fois. On apprend beaucoup de choses. Le thermomètre fut inventé au XVII^e siècle. Michelet eut l'idée d'écrire *Le Peuple* (publié en 1846 mais écrit en 1845) en observant sur ses mains des traces laissées par des engelures datant de 1813. En cet hiver 1845, particulièrement sévère, Michelet avait chaud, alors que d'autres avaient froid. La pénurie de bois incitait l'Europe à la fin du XVIII^e siècle, moment où l'électricité est encore cantonnée aux cabinets de phy-

sique et aux spectacles, comme ceux de Franz-Anton Mesmer, qui attirent le Tout-Paris. Une dernière anecdote pour la route: les propriétés inflammables du gaz sont connues «au moins depuis le XVII^e siècle» grâce aux scientifiques qui tentent de reproduire des phénomènes naturels: les fontaines ardentes et les feux éternels. V.B.-L.

PHILIPPE CHEVALIER
L'ART DE CLAUDE FRANÇOIS.
GÉNIE DE LA CHANSON POPULAIRE
 Puf, 320 pp., 22 €
 (ebook: 14,99 €).



Il pourrait sembler surprenant, sinon incongru, qu'une maison d'édition qui porte en son nom le qualificatif d'«universitaire», accueille en son sein un ouvrage sur

un chanteur populaire, signé, en outre par un philosophe, auteur déjà d'un *Michel Foucault*. Mais ce serait avoir une vision bien caricaturale, et méprisante, de ce que «populaire» signifie. Il est vrai que les chansons de Claude François ont connu un immense succès, que leurs motifs sont dans la tête de tout le monde, qu'en toute soirée ou karaoké, *Alexandrie, Alexandra* arrive forcément à un moment, mais si elles ont «fait danser les uns», elles ont toujours

«fait ricaner les autres», semblant être comme «indignes» – contrairement à celles des «classiques», type Brel, Barbara, Brassens ou Aznavour – non seulement d'une culture musicale mais de la moindre étude musicologique (au point que lorsque Deleuze parle de Claude François dans *l'Abécédaire*, on dit que c'est «surréaliste»). Dans *l'Art de Claude François* – une édition de 2017 totalement refondue et augmentée – Philippe Chevalier se moque à son tour des moqueurs, s'intéresse sérieusement à la production musicale de Claude François, en donnant la parole aux musiciens, aux paroliers, aux directeurs artistiques, aux arrangeurs, fait l'«éloge de la p'tite chanson», pour montrer enfin la fécondité d'un art populaire de «forme moyenne» (comme on dirait *arte povera*). R.M.

CLUB ABONNÉS

Libération

Chaque semaine, participez au tirage au sort pour bénéficier de nombreux privilèges et invitations.


SPECTACLE «Débandade»

Dans la pièce *Débandade*, la chorégraphe Olivia Grandville invite sept danseurs, trentenaires, aux origines culturelles et parcours artistiques divers, à interroger leur perception de la masculinité.

10 x 2 places à gagner, le 17 décembre à 19 h 30, au Théâtre du Rond-Point, Paris (75008)


SPECTACLE «Pedro», précédé de «J.C.» et «Céline», de Juliette Navis

Pedro (en référence à Almodóvar), nous embarque dans une fiction décalée et futuriste où l'adresse directe au public cultive les frictions de genre pour nous confronter aux questions de l'intime, du plaisir et de la sexualité qui percutent un couple d'acteurs de telenovelas au bord de la crise de nerf.

4 x 2 places à gagner, le 13 décembre à 20 h 30, au Théâtre de la Commune, CDN d'Aubervilliers (93300)

Pour en profiter, rendez-vous sur: www.liberation.fr/club/

POÉSIE

MILÈNE TOURNIER
31 KILOMÈTRES
AUJOURD'HUI
 Lullure
 144 pp., 16 €.

Elle a déjà prouvé, au fil de ses livres, qu'elle avait un œil et une langue. Milène Tournier a donc aussi des jambes. Dans *31 kilomètres aujourd'hui*, l'autrice réunit les poèmes issus d'une année de promenade, à Paris et en banlieue. Du 31 mai au 31 mai – l'année n'est pas précisée – elle est allée marcher, tous les jours, et en a ramené à chaque fois un texte. Le tout forme un ensemble de

RÉCIT

MICHELÈ LESBRE
NAUFRAGE(S)
 Sabine Wespieser, 100 pp.
 15 € (ebook: 10,99 €).

Les fonds marins sont peuplés de naufrages, dont un petit musée, à l'île de Sein, conserve le souvenir. Les noms des bateaux font comme des poèmes en regard du texte de Michèle Lesbre. Ils lui évoquent d'autres naufrages, proches de nous, ceux des migrants en Méditerranée, dont il lui est arrivé de penser que «tous ces naufra-